

Gérer les situations de crise

Comment leur dire et les rassurer

Par Marie Charbonniaud

Toutes les familles traversent un jour une petite ou grande crise. Séparation, déménagement, maladie, décès : ça fait aussi partie de la vie ! Comment l'expliquer à nos enfants et les préserver de nos tensions ? Des spécialistes nous livrent leurs meilleurs conseils.

Lorsqu'on traverse une crise, notre premier réflexe est souvent de vouloir garder le problème loin de nos enfants. Leur éviter un stress, leur épargner notre peine. Pourtant, les enfants ont des antennes, disent souvent les spécialistes. «On ne *ménage* pas un enfant en lui cachant la vérité. Communiquer est toujours l'unique solution», assure Nicole Malenfant, enseignante en Techniques d'éducation à l'enfance au Collège Édouard-Montpetit.

Voici quatre choses à dire à vos enfants, quelle que soit la situation :

- Leur dire la vérité. Trouver des mots simples, pour expliquer clairement les choses.
- Leur dire que la plupart de leurs repères vont demeurer, quels que soient les changements à venir. Leurs parents, leurs repas, leur dodo et leur doudou : tout aura encore sa place.
- Leur dire qu'ils ne sont pas responsables de ce qui arrive. Les enfants ont l'imagination fertile et il suffit de très peu pour qu'ils s'imaginent en partie responsables de la situation.
- Leur dire que les adultes vont chercher de l'aide et trouver une solution, car il revient aux parents de reconforter et de trouver des moyens pour gérer la crise.

Quelques conseils supplémentaires pourront vous être utiles dans des situations spécifiques : décès, séparation, déménagement, maladie.

Décès

Très peu de ressources et de psychologues spécialisés existent pour les enfants endeuillés. Dans la région de Montréal, l'organisme Parent Étoile fondé par Sylvia Hamel, psychothérapeute d'expérience, attire des familles venant de l'ensemble du sud-est québécois. Ses ateliers s'adressent aux enfants ayant récemment vécu la mort d'une personne significative : leur père, leur mère, un proche, un ami du milieu de garde ou de l'école. Voici les conseils de Sylvia Hamel.

Gérer la situation

Le plus tôt possible...

- Sensibiliser vos enfants au cycle de la vie. Ils comprendront ainsi mieux la mort quand ils la croiseront. «Prendre l'exemple de la graine qui pousse, devient une fleur, puis meurt en redonnant une graine à la terre, qui va elle-même pousser. Vous pouvez aussi commenter la mort d'un insecte : «Il est mort parce que, tu vois, il ne bouge plus. Il n'a plus froid, il n'a plus faim, ni soif»», suggère Sylvia Hamel.
- Expliquer que la mort survient habituellement lorsqu'on a été *très très* malade, *très très* vieux ou *très très* blessé. Les enfants comprendront ainsi la différence avec les situations où l'on est «simplement» malade, vieux ou blessé.

Au moment du deuil...

- Expliquer la mort en termes simples, concrets. Généralement, les questions d'enfants sont simples et courtes. Vous aurez avantage à y répondre de la même façon. Éviter d'en parler pourrait faire encore plus de tort, les enfants pouvant s'imaginer la situation pire qu'elle ne l'est en réalité.
- Quel que soit l'âge, dire la vérité sur la cause de la mort et employer les mots justes : «mourir», «décéder», «cancer», «suicide». Un enfant ne peut pas comprendre qu'une personne est «partie». Sinon, il risque d'«attendre» cette personne. Inutile de dire aussi que la personne est «partie et ne reviendra jamais». Il pourrait alors se dire : «Je sais qu'il est parti pour toujours, mais est-ce que papa va quand même revenir pour ma fête ?» Ce n'est que vers dix ans que les enfants comprennent que la mort est inévitable et irréversible. Avant, cela leur semble passager, temporaire, réversible, un peu comme «une autre manière de vivre».
- Faire participer les enfants aux rituels funéraires. Leur proposer d'aller à l'hôpital, au salon funéraire, à l'église (ou ailleurs), de même qu'à l'enterrement. «De façon générale, les enfants le veulent et, même quand ils disent non, il est fréquent qu'ils changent d'avis dans les minutes qui suivent. Les enfants n'ont pas nos tabous ni nos peurs. Ils veulent voir la personne, constater qu'elle ne bouge plus. L'exposition, si elle a lieu, est donc un moment utile et important pour le deuil et sa compréhension», affirme Sylvia Hamel.
- S'ils sont trop petits pour décider d'aller ou non aux rituels funéraires, les emmener. Plus tard, vous pourrez leur dire qu'ils étaient là et ils seront heureux d'y avoir participé. Sinon, ils ne comprendront pas pourquoi ils ont été mis à l'écart.
- Les accompagner dans leur deuil, sans sous-estimer leur tristesse et leur souffrance parce qu'ils continuent à mener une vie «normale» : ils jouent, ils rient, etc. D'ailleurs, la manière dont vous vivez les choses aura une influence directe sur vos enfants. Les ateliers de groupe permettant aux tout-petits de partager leur expérience avec d'autres enfants sont très utiles. «Les enfants se “normalisent” à travers les rencontres d'enfants qui ont vécu la même chose», explique Sylvia Hamel.
- Les inviter à extérioriser leur peine en parlant, en écrivant et en dessinant. Leur expliquer que leur peine s'atténuera avec le temps.
- Maintenir leurs routines le plus possible : l'école, le milieu de garde, les heures de repas et de coucher. En parler à la direction et aux éducateurs du service de garde ou de l'école, pour qu'ils puissent porter un regard différent sur les changements de comportements de vos enfants et adapter leurs réactions.

Après le deuil...

- La première inquiétude d'un enfant, après un deuil, est de savoir si d'autres proches vont disparaître, ou même lui. Vous pouvez alors rappeler à vos enfants que la mort survient habituellement quand on a été *très* vieux, *très* malade ou *très* blessé.
- Ne pas sous-estimer la durée du deuil. «Les enfants vivent leur deuil par petite bouchée, jusqu'à l'âge adulte», explique Sylvia Hamel. Ils le ressentent parfois un ou deux ans après. À certaines périodes charnières, les enfants ressentent l'absence de leur parent intensément. «Par exemple, lors de l'entrée à la maternelle, à l'occasion de leur fête ou à l'adolescence, quand ils auraient voulu présenter leur petite amie», poursuit la psychothérapeute.
- Les enfants ont souvent peur d'oublier leur parent avec le temps et se sentent coupables. Il est donc important de continuer, de temps à autre, à leur parler du proche disparu. «Leur ressemblance avec le parent, c'est tout leur héritage de cette personne. Il est donc très important de relever ces ressemblances quand elles apparaissent et de le leur dire. Par exemple : "Ta maman aussi adorait la crème glacée"», suggère Sylvia Hamel.

Encadré :

Marie-Andrée Parent, maman de Nicolas (cinq ans) et de Catherine (deux ans).

«Mon mari est décédé alors que j'étais enceinte de deux mois de ma petite Catherine. Nicolas avait deux ans et demi. Pour annoncer la mort de son papa à Nicolas, je lui ai dit que le cœur de son papa était malade, qu'il était allé à l'hôpital pour se faire soigner mais que, finalement, il était mort. J'ai su qu'il fallait éviter de dire «Papa est au ciel» ou «Papa dort». J'ai donc dit la vérité : «Papa est mort et ne reviendra pas.» Je lui ai expliqué. Il n'est pas venu à l'hôpital, mais il a vu une dernière fois son père lors de l'exposition. Aujourd'hui encore, Nicolas me dit qu'il s'ennuie de son papa. Je lui dis que moi aussi. Je ne l'empêche jamais de parler de son père ou de me poser des questions sur lui. Parfois, il lève la tête au ciel et il lui parle. De temps à autre, il regarde les albums photo de la maison et il est fier de montrer les photos où il est avec son papa. Un jour, il m'a dit : «Maman, quand toi tu vas être morte, moi je vais être avec mon papa !» C'est comme si nous pouvions nous échanger les rôles ! Mais il comprend de mieux en mieux le fait que c'est irréversible.»

Séparation

Une séparation est loin d'être un événement banal. «C'est l'erreur de bien des parents de croire qu'une séparation est aujourd'hui plus facilement acceptée et qu'il en est de même pour les enfants», estime la psychologue Suzanne Vallières, auteure des *Psy-trucs pour les enfants de 0 à 3 ans*. Lorsqu'un parent ne fait plus partie du quotidien d'un enfant, cela a toujours un impact sur lui.

Gérer la situation

Lors de la séparation...

- Alors que, pour les parents, la séparation est l'aboutissement d'une relation qui s'est dégradée petit à petit, les enfants sont souvent mis devant le fait accompli. Le mieux est d'essayer d'étaler les changements dans le temps : séparation, déménagement, nouvelle routine, présentation d'un nouveau conjoint. Si tout cela est regroupé, cela fait beaucoup à la fois !
- Expliquer et nommer le projet de séparation, exactement comme on le ferait dans le contexte d'une autre grande transition (déménagement, etc.). Leur dire qu'ils auront bientôt une deuxième maison, une autre chambre, leur faire visiter, etc.
- Quel que soit leur âge, les enfants se sentent toujours, en partie, coupables de cette séparation. Même un tout-petit, âgé de 18 mois, peut imaginer un lien entre une chose qu'il a faite (brisé un vase, tiré la queue du chat) et le jour où l'un de ses parents a quitté la maison, puis en souffrir longtemps. Il est donc primordial d'insister sur le fait que les enfants ne sont coupables de rien et que la séparation est une décision d'adulte. Papa et maman sont séparés, mais les enfants garderont toujours leurs deux parents, qui continueront à prendre les décisions pour eux.
- Ne jamais dénigrer l'autre parent devant les enfants, ni essayer de leur faire prendre parti. Ils n'ont pas à choisir ! Ne pas hésiter à souligner les qualités du conjoint : cette attitude permettra à vos enfants de continuer à aimer «ouvertement» leur père et leur mère, sans contrainte.

Encadré :

Nancy Paradis, maman d'Océane, trois ans.

«Ma cocotte avait 16 mois lorsqu'elle a dû faire face à notre séparation. Elle a été affectée par cette situation et il lui a fallu un léger temps d'adaptation. Mais tout est très vite rentré dans l'ordre, car tout s'est réglé simplement : garde, pension, droits de visite, etc. Aujourd'hui encore, avec son père, on s'appelle quand on le désire et on change de fins de semaine à notre convenance. Jamais je n'ai essayé d'influencer Océane en lui parlant en mal de son père, lui pareillement.»

Après la séparation...

- Essayer de garder une bonne relation avec votre ex-conjoint, surtout devant les enfants. On peut conserver une photo de l'autre dans la maison et encourager les contacts quotidiens des enfants avec l'autre parent (en lui parlant au téléphone, par exemple).
- Communiquer directement avec votre ex-conjoint pour tout ce qui concerne vos enfants, sans vous servir d'eux comme messenger.
- Utiliser un «cahier de communication», si vous avez de la difficulté à vous parler.
- Être à l'écoute des changements de comportements de vos enfants, notamment ceux qui perdurent. Certains enfants peuvent devenir, entre autres : plus émotifs, plus inquiets (ils ont peur de l'abandon), plus renfermés sur eux-mêmes, plus passifs (ils n'ont plus le goût de jouer), plus amorphes ou plus turbulents. Ils peuvent aussi développer des troubles du sommeil ou de l'appétit, régresser.

- Ne surtout pas interpréter les changements de comportement comme des gestes de manipulation. Au contraire, vous aurez avantage à identifier ces changements pour aider vos enfant à retrouver leur équilibre émotionnel.
- Informer le milieu de garde et l'école de la nouvelle situation, afin qu'ils comprennent mieux les changements de comportement de vos enfants.

Déménagement

Les déménagements font partie de la culture nord-américaine : statistiquement, nous en sommes même les champions ! On sait cependant qu'ils constituent un véritable stress pour la famille, au même titre que d'autres événements comme la séparation ou le deuil. «Les parents sont moins disponibles, épuisés et impatient», constate Suzanne Vallières.

Gérer la situation

Avant de déménager...

- Éviter les changements de routine durant la période qui entoure le déménagement : un changement de gardienne, un sevrage, une transition vers la propreté, etc. Préserver au maximum les horaires de sommeil, des bains et des repas.
- Faire visiter la future maison, la future chambre, le futur quartier, en insistant aussi sur tout ce qui ne changera pas. On peut constituer un album-souvenir avec des photos de l'ancienne maison, de l'ancienne chambre des enfants, de leurs anciens voisins et amis.
- S'ils en ont l'âge, associer les enfants aux préparatifs et aux cartons, notamment ceux qui concernent leurs jouets.
- Prévoir de les faire garder le jour même du déménagement, surtout s'ils sont très jeunes, pour ne pas qu'ils subissent votre stress élevé ce jour-là. Il peut néanmoins être utile qu'ils y assistent en partie – voir l'ancienne maison se vider ou la nouvelle maison se remplir – afin de mieux réaliser cette étape.

Pendant...

- Faire preuve de patience et d'écoute, même si vous êtes débordé. Les enfants sont nécessairement affectés par un déménagement, surtout si ce dernier est associé à une séparation ou à une perte d'emploi. Les tout-petits mettront parfois plusieurs semaines à trouver leurs repères dans leur nouvel environnement.

Après...

- Aménager leur chambre en priorité, afin qu'ils retrouvent facilement et rapidement leurs jouets, leurs toutous, l'odeur de leur douillette...
- Être conscient que les réactions «secondaires» varient d'un enfant à l'autre. La plupart vivent une grande excitation, certains ont mal au ventre, d'autres recommencent à faire pipi au lit : chacun a sa façon de réagir.

- Faire confiance à leur capacité d'adaptation. Il suffit bien souvent d'être à l'écoute de vos enfants et de les aider à verbaliser leurs émotions. Plus que le déménagement lui-même, c'est davantage le contexte du déménagement qui chamboule les enfants (naissance, séparation, perte d'emploi).

Encadré :

Mélissa Dion, maman de Jade, quatre ans.

«Le premier déménagement que ma fille a vécu, indirectement, c'était pendant ma grossesse. J'étais à 32 semaines. Je ne sais pas si cela a eu un impact, mais j'ai accouché avant le terme, la 35^e semaine ! Ensuite, son vrai premier déménagement, de Sept-Îles à Québec, a eu lieu lorsqu'elle avait deux mois. Nous avons tenté de recréer notre routine à travers les boîtes la journée même, dans un petit coin du salon. Mais elle a eu des coliques chaque soir pendant deux semaines. Heureusement, ma mère a été d'une grande aide, car il fallait constamment la bercer «collé-serré». Six mois plus tard, on retournait à Sept-Îles pour le travail de son père ! Nous étions épuisés, la petite aussi. Elle s'est réveillée à nouveau toutes les nuits pendant six mois, en plus de faire des otites à répétition. Finalement, son père et moi nous sommes séparés un an plus tard. Nouveau déménagement seule avec ma fille, puis un an plus tard encore un déménagement avec mon nouveau conjoint. Cette fois-ci, elle a eu le temps d'approprier les lieux. Elle a choisi les décorations de sa chambre et toutes les étapes ont été faites avec elle. Après quatre déménagements en trois ans et trois garderies, je dirais qu'elle s'est très bien adaptée à toutes ces situations !»

Maladie

Qu'il s'agisse d'une maladie qui affecte l'enfant ou l'un des parents, il est toujours important d'en parler. Nicole Malenfant, enseignante en Techniques d'éducation à l'enfance, suggère plusieurs pistes pour y parvenir.

Gérer la situation

Si la maladie concerne l'enfant...

- Partir des symptômes pour expliquer la situation, en utilisant les mots justes, même s'il ne les comprend pas tous. Vous pouvez dire : «Depuis que l'on a vu ton médecin, on sait que cela s'appelle comme ça... Ça se guérit avec un traitement qui s'appelle comme ça...» «Cela va toujours mieux quand on connaît le nom de la maladie. Il est angoissant, pour l'enfant comme pour l'adulte, de ne pas pouvoir mettre de mots sur ce que l'on a», assure Nicole Malenfant.
- Les parents se sentent souvent coupables de la situation ; c'est normal. Mieux vaut reconnaître ce sentiment et se dire : «Oui, je me sens coupable.» Avouer ce sentiment vous aidera à avancer.
- Dire à votre enfant ce qui va changer et, surtout, tout ce qui va rester pareil. Rendre prévisibles les événements, notamment ceux qui se rattachent à la routine de l'enfant : son dodo, ses repas, ses collations, etc.

- Faire une rotation dans le partage des tâches familiales. Il est souhaitable que tout le monde se relaie au chevet de l'enfant, afin d'aider les parents. Rassurer l'enfant en lui disant qu'il y aura toujours quelqu'un avec lui.
- Accepter tous les services que l'hôpital peut vous offrir (ex. : psychologue pour vous, votre conjoint, les frères et sœurs, etc.)
- Ne pas hésiter à solliciter l'aide de votre entourage : demander à un voisin de ramasser les feuilles, à une amie de faire le repas une fois par semaine, à grand-maman de garder les enfants trois heures par semaine, etc. Le mieux est de donner une réponse immédiate quand notre entourage nous propose son aide, sinon, cela tombe dans l'oubli !
- Mettre en place un système de communication pour transmettre l'information aux proches intéressés. «Il est épuisant de répondre au téléphone plusieurs fois par jour pour tout réexpliquer. Une personne de la famille peut donc servir d'intermédiaire et transmettre l'information essentielle une fois par semaine, par courriel commun», suggère Nicole Malenfant.

Encadré :

Karine Marcouiller, maman de Loïc, quatre ans.

«Mon garçon est né avec cinq maladies aux poumons le 10 juin 2005. À trente heures de vie, il a donc été opéré d'urgence à l'Hôpital de Montréal pour enfants et nous avons passé deux semaines à l'unité des soins intensifs néonataux. À cette époque, j'avais aussi une fillette de cinq ans et mon conjoint, une de sept ans. Heureusement, nous avons été forts. Pourtant, certaines personnes nous disaient que le bébé ne survivrait peut-être pas, qu'il fallait s'y faire, penser à nos filles et délaissier un peu le bébé, car il ne s'en rendait pas compte... Nous avons tout entendu ! N'en faisant qu'à notre tête, nous avons passé toutes nos journées et toutes nos nuits avec le bébé, à lui chanter des chansons, à lui parler, à lui dire de s'accrocher, que sa place était auprès de nous. Moi, me déplaçant en fauteuil roulant, car ma césarienne était très douloureuse, et mon mari faisant des allers-retours entre Trois-Rivières et Montréal plusieurs fois par jour, car nous y avons une entreprise. Nous étions convaincus que Loïc avait besoin de nous deux, de même que de ses deux sœurs. Le 23 juin, il était transféré à Trois-Rivières et le 28 juin, il obtenait son congé de l'hôpital et était totalement guéri. Cela, parce que nous avons fait confiance à l'équipe médicale et nous sommes écoutés. Aujourd'hui, Loïc est un petit garçon de quatre ans en pleine santé, intelligent et tellement attachant !»

Encadré :

Lorsqu'on est trop affecté pour expliquer...

Dans le contexte d'un deuil, d'une maladie ou d'une séparation, il peut être utile de se faire aider pour trouver les mots justes et rassurer vos enfants.

Voici les conseils de Claude Normand, professeure au département de psychoéducation à l'Université du Québec en Outaouais.

- Ne pas chercher à cacher votre souffrance, ni à trop éloigner vos enfants du processus (de deuil, de séparation...). Ils pourraient en effet s'inquiéter et imaginer des scénarios encore plus terribles. Puisque vous êtes la référence de vos enfants, il est normal qu'ils ressentent votre peine et la vivent aussi, à leur façon.
- Dans la plupart des situations, vous êtes la meilleure personne pour expliquer la crise à vos enfants, puisque vous êtes leur référence. S'il s'agit d'un deuil, cela vous permettra aussi de respecter vos croyances et vos valeurs.

- Si la maladie vous touche personnellement, vous pouvez faire expliquer les détails à vos enfants par un travailleur social, un médecin ou un proche, en votre présence. Vous pourrez également faire appel à ces personnes pour expliquer la mort d'un proche à vos enfants.
- Enfin, puisque l'on est souvent moins disponible en raison des formalités à régler, il pourra être utile de vous tourner vers des figures familières et appréciées : parrains et marraines des enfants, grands-parents, amis, etc. Ces derniers pourront vous soutenir auprès de vos enfants. Ils pourront contribuer à les rassurer, vous aider à maintenir leurs routines et leurs habitudes de vie.

Si la maladie concerne un proche des enfants...

- Éviter d'annoncer la nouvelle à vos enfants en soirée. Le faire plutôt en début de journée, afin qu'ils aient le temps de vous questionner. Vous en tenir aux questions que vos enfants posent, sans développer.
- Si vous n'êtes pas capable de l'annoncer, parce que vous êtes sous le choc, ne pas hésiter à demander à une autre personne de le faire pour vous, en votre présence (ami, services sociaux, médecin). Ce n'est pas un signe de faiblesse. (Voir encadré «Lorsqu'on est trop affecté pour expliquer».)
- Si vous souhaitez l'annoncer vous-même, rester concret et bref. Faites-vous confiance dans le choix des mots. «Ce ne sont pas les mots qui blessent, c'est le non-dit. Ce que l'enfant n'arrive pas à tolérer, c'est de se sentir tassé, ignoré», rappelle Nicole Malenfant. S'il y a un espoir de guérison, le mentionner. S'il n'y en a pas et que l'enfant le demande, le mentionner aussi. Lui rappeler que vous êtes disponible pour lui et toutes ses questions.
- Ne pas vous inquiéter des différences de réactions : chaque enfant intégrera la nouvelle à son rythme. L'un peut éclater en sanglot, l'autre faire la sourde oreille.
- Vous pouvez proposer à votre enfant de faire quelque chose pour la personne malade : un dessin, un disque de musique, etc. Cela fera du bien aux enfants de voir qu'ils ont un certain impact sur ce qui peut faire du bien. Préserver jusqu'à la fin ce lien entre les enfants et la personne malade, ne serait-ce qu'en enregistrant un message sur une cassette.
- Enfin, faire confiance aux ressources de vos enfants : ils ont une force d'adaptation et de vie incroyable !

À RETENIR

- Préserver au maximum les routines de vos enfants.
- Leur dire la vérité est toujours préférable.
- Les rassurer en leur disant ce qui ne changera pas.
- Leur dire que vous êtes là pour eux et pour répondre à leurs questions.

Ressources

Sur le deuil

Parent étoile, à Montréal - Ateliers de soutien aux enfants endeuillés. Groupes de huit enfants de 6 à 12 ans (dix rencontres de deux heures) et rencontres individuelles avec les moins de 6 ans. www.parent-etoile.com et 514 947-0606.

Les amis du crépuscule, à Saint-Hyacinthe - Groupes de soutien pour parents et enfants. Douze rencontres, dont huit avec les enfants uniquement. De 6 à 12 ans - www.lesamisducrepuscule.org et 450 252-2737.

Maison Monbourquette, ligne gratuite d'écoute, d'information et de références sur le deuil, 514 523-3596 ou 1 888 423 3596.

Livres pour parents

Parler de la mort, F. Dolto, Éditions Mercure de France, 1998, 64 p.

Parents : comment parler de la mort avec votre enfant ?, D. Oppenheim, Éditions De Boeck Université, 2007, 168 p.

Livres pour enfants

Si on parlait de la mort, C. Dolto, Gallimard Jeunesse, 2006, 28 p.

Collection «Une histoire sur...», aux Éditions Enfants Québec :

Émilie a perdu sa mamie, C. Foch, 2008, 24 p.

Samantha a perdu son papa, J. Kaplow et D. Pincus, 2009, 24 p. (trois ans et plus)

Sur la séparation

Centre de Ressources familiales du Québec - 514 593-6997 ou 1 800 361-8453.
(Références, ligne d'écoute téléphonique, groupes de soutien, etc.)

www.separation-divorce.info.gouv.qc.ca – Guide gouvernemental «Quand un couple se sépare».

Livres pour parents

Les parents se séparent...Pour mieux vivre la crise et aider son enfant, R. Cloutier, L. Filion, H. Timmermans, Les Éditions du CHU Sainte-Justine, 2001, 160 p.

Séparons-nous...mais protégeons les enfants !, S. Clerget, Albin Michel, 2004, 272 p.

Livres pour enfants

4 histoires pour aider à redevenir heureux ! Après la séparation de papa et maman, M. Grenier Laperrière, Éducation-Coup-de-fil, 2008, 49 p. (en librairie ou sur commande au 514 525-2573)

Emma a deux maisons, M. Piquemal, Flammarion, Les albums du Père Castor, 2004, 21 p.
(En bibliothèque seulement.)

Comprendre... le divorce : Toujours là pour toi, A. Aubrey, Guy Saint-Jean Éditeur, 2009,
24 p.

Sur la maladie

Livres pour parents

L'enfant malade: répercussions et espoirs, J. Boivin, S. Palardy et G. Tellier, Les Éditions du
CHU Sainte-Justine, 2000, 96 p.

*Vivre au quotidien avec un enfant gravement malade : renseignements pratiques et
ressources*, S. Côté, Les Éditions du CHU Sainte-Justine, 2006, 244 p.

Livres pour enfants

Mon atlas du corps humain, B. Delalandre, Larousse, 2007, 64 p.

Les bobos des animaux, G. Tibo, Dominique et Compagnie, 2005, 24 p. (deux ans et plus).

Collection «Une histoire sur...», aux Éditions Enfants Québec : *Le défi de Camille*
(*L'asthme*), *L'opération de Lucas (la chirurgie d'un jour)*, *L'accident de Marika (le handicap
physique)*, 2007, 24 p. par livre (trois ans et plus).